

LAURENCE JYL

CE QUE JE SAIS
D'ALPHONSE

RÉCIT



Extrait de la publication

CE QUE JE SAIS
D'ALPHONSE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ JULLIARD

Le Mari de maman, roman (réédition Le Rocher, 1999)

La Course au flan, roman

Le Nez à la fenêtre, roman

CHEZ FLAMMARION

Coup de cœur, roman

Bellissimo, roman

Monsieur Joël, roman

Le Chemin des micocouliers, roman

La Maison des papas, roman

Un cœur en Irlande, roman

CHEZ JEAN-CLAUDE LATTÈS

Drôle de nièce ou trente ans avec Voltaire, biographie

CHEZ PLON

La Jalousie dans tous ses états, essai (réédition sous le titre
Les Jalouses et les Jaloux, Le Rocher, 1999)

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Papa est formidable, roman

CHEZ ROBERT LAFFONT

Madame d'Aulnoy ou la Fée des contes, biographie

Le Coût de la panne, roman

LAURENCE JYL

CE QUE JE SAIS
D'ALPHONSE



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.
ISBN 978-2-7103-6700-0.

www.editionslatableronde.fr

À Golosse, naturellement.

« On était tel jour, tel endroit... On a rencontré celui-là plutôt que celui-ci, et tout est joué. »

ALPHONSE BOUDARD,
Les Combattants du petit bonheur.

Cette nécessité soudaine de le raconter, de broser un portrait de lui tel que je l'ai connu moi... Une occasion surtout de le faire revenir parmi nous, qu'il ne s'empoussière pas dans le grenier des mémoires. L'évidence s'impose un petit matin d'hiver, comme il en a tant vu poindre à travers les barreaux d'une cellule, les carreaux dépolis d'une salle commune. Pas sûr qu'il aimerait, ou peut-être, au contraire. Je ne sais pas dire... mais je vais le faire. Pour ses vingt dernières années qu'il m'a en partie consacrées, pour les dix ans, déjà, qu'il a *fermé son pébroque* et qu'il nous manque, pour notre fils... Mon seul souci, être à la hauteur, à sa hauteur.

Écrire sur un grand écrivain, c'est audacieux, périlleux, tout à fait casse-gueule. Je prends le risque. Son sublime *Mourir d'enfance* commence par « *Qui va se souvenir d'elle sinon moi...* ». J'y lis toute la tendresse du monde condensée en sept mots, toute sa tendresse à lui pour cette mère en pointillés qu'il admirait sans vraiment la connaître. Il

me bouleverse, ce début de livre, tellement fort, tellement simple... Je me lance, au culot, je paraphrase, je copie, je m'inspire, comment faire autrement, c'est trop tentant : qui parlerait de nous, sinon moi ?

La première fois que je le rencontre, j'ai treize ans et il prépare *Flic Story*. La seconde fois, sept ans plus tard, il en a un peu plus de cinquante et je me prépare à l'aimer.

Je vais en prendre pour vingt ans, comme il aurait dit. Les vingt premières années de ma vie de femme, sa dernière tranche à lui. L'existence est régie par les chiffres. On n'y échappe pas, on comptabilise. Surtout les autres, ceux qui ne sont pas concernés mais qui tout de même additionnent, soustraient, évaluent, estiment et tirent leurs mauvaises conclusions des résultats boiteux qu'ils obtiennent. Lui trop vieux plus elle trop jeune multiplié par lui marié égale liaison bancale vouée à l'échec. Faux calcul, qui occulte la théorie des ensembles, la division par trois...

La première fois, c'est chez des amis communs, selon la formule consacrée. Sauf que ces amis-là sont surtout ceux de mes parents, mes merveilleux parents. Je forme avec eux un trio fusionnel. Un père artiste qui vit pour le théâtre, une mère poète et mélomane qui se met à peindre sur le tard. Je ne les appelle qu'Yves et Jeanne. Ou par des petits noms d'amour. Papa et Maman, ça ne me vient

pas. Je me suis sentie très tôt bien plus que leur enfant, le troisième et indispensable membre d'un cénacle des plus restreints.

À peine née, je suis confrontée aux méandres du théâtre. Dans une petite localité de la France profonde, Yves interprète le Christ, rôle très principal d'une Passion qu'il a écrite et montée grâce à une troupe de comédiens enthousiastes et sous-payés. Plusieurs représentations sont prévues, l'équipe a pris possession du bourg et mobilisé l'intérêt des habitants au point que, tout naturellement, j'en deviens la mascotte, désignée dans mon landau comme « le bébé du Christ ». Honneur sacrilège qui vaut à Jeanne quelques menus cadeaux, notamment à la charcuterie du centre-ville où une tranche de jambon supplémentaire est glissée dans son paquet en guise d'offrande... Je ne peux qu'être marquée à jamais par une entrée aussi saisissante dans la vie artistique. Toute mon enfance, j'arpente les coulisses, les loges, les décors désertés d'avant ou d'après représentation. Je hume les studios de radio et les plateaux de télé, partage l'euphorie des succès et la déprime des bides, les attentes fébriles, les soirs de générale, de l'article de Jean-Jacques Gautier, terreur des auteurs et des directeurs de salles. Papier souvent volé au marbre avant sa parution qui va décider de la pérennité du spectacle.

Aussi loin que je m'en souviens j'ai été mêlée à cette existence façon grand huit, un jour hissée

vers les sommets de la réussite et son bonheur intense, un autre précipitée vers la déconvenue de l'insuccès dans une descente vertigineuse, douche écossaise cherche cœur solide. Mon implication est telle qu'il paraît normal aux amis d'Yves et Jeanne de m'inviter aussi en dépit de mon jeune âge. C'est ainsi qu'à treize ans, au lieu d'une soirée pyjama entre copines, je me retrouve chez Juliette et Jean Delannoy.

Jean Delannoy, qui vient de tourner *Le Soleil des voyous* dont Alphonse a écrit le scénario, a provoqué la rencontre d'Yves et du romancier. Perspective de collaboration, sans doute, de celles qui n'aboutissent pas mais génèrent de bons repas. Peut-être autour de l'inspecteur Borniche... Il est à la mode, on se l'arrache autant que ses best-sellers, Yves le fréquente en vue d'une série pour la télé, Alphonse prépare l'adaptation de son roman *Flic Story* pour Delon et Trintignant. Est-il le fil rouge ? Je ne sais plus. En revanche, je me rappelle l'ambiance compassée. Alphonse et Yves parlent peu. Ils s'étudient, se jaugent. Les femmes se chargent de la conversation. Jeanne a le don de meubler les blancs. Elle a également celui de mettre en valeur son mari, brillant ou éteint, selon les circonstances. Difficile, parfois, de reconnaître le créateur extraverti passionné par son art, l'homme qui préside la SACD ou le Centre français du théâtre. Certaines ambiances le mettent en veille. Alors Jeanne tend une perche à Yves, l'amène à parler de ses projets afin qu'il

devienne un moment le centre d'intérêt. Ce qu'elle fait chez les Delannoy, secondée par le clan féminin. Et l'ambiance, mollassonne jusqu'au plat principal, prend soudain de la vigueur entre le fromage et la poire au vin.

Je garde de ce dîner un souvenir assez vague. Flou artistique façon Hamilton... L'imposante stature d'Alphonse, qui m'intimide bien que mon père ait la même, et ce fameux scénario qu'il achève d'écrire. Projetant d'être comédienne, j'ai conscience de rater de peu l'occasion d'être pistonnée pour le casting...

Et puis, plus rien pendant sept ans.

J'en profite pour grandir, postuler en vain à tous les plus beaux rôles de jeune première, tourner dans quelques téléfilms, jouer une pièce sans lendemain, faire dans l'indifférence générale mes adieux à l'art dramatique et me lancer dans l'écriture. Je choisis le roman. Le théâtre est à Yves. À la maison, c'est lui le dramaturge. Je n'imagine même pas marcher sur ses plates-bandes. Surtout, je veux avoir le champ libre. Le monde des lettres et celui du théâtre sont sur deux rives que seuls de rares ponts enjambent et il est temps qu'on me prenne pour autre chose que la fille de mon père, comme on a commencé à le faire dès que je me suis présentée au Conservatoire. Je réalise que mon talent ne suffira pas à séduire les metteurs en scène. Soit je couche, soit Papa m'impose. Dans les deux cas,

pseudonyme de rigueur, un nom rien qu'à moi qui me laisse seule responsable de mes échecs. Pour ne pas trahir notre trio, j'imagine ce trident composé de nos initiales : Jeanne, Yves, Laurence... JYL. Un trident que, naturellement, je conserve au-delà de mes espoirs déçus d'être nommée aux Césars.

Je n'ai pas plus de plan de sentiments que de plan de carrière. Je ne prends pas ma vie en main, je me contente de saisir ce qu'elle me propose et comme le chante Cabrel, « elle me donne ce que j'attends d'elle ». J'entre en littérature par la grande porte cochère de Julliard, que m'ouvre à deux battants Armand Lanoux, très ami de la famille et premier lecteur de mon roman. Prête au pire, j'attends de ce généreux Prix Goncourt qu'il m'assène les plus sévères critiques. Le maître ne me suggère que quelques corrections. Après quoi, il soumet à Bernard de Fallois, grand manitou de la maison, mon manuscrit retravaillé. Il y est question du divorce d'un couple narré et contrôlé par leur petite peste de dix ans, un thème qui m'est complètement étranger, mais le texte, drôle et tendre, fait de Bernard de Fallois mon premier éditeur. Un premier éditeur inoubliable comme l'est un premier amour, doté d'un charme irrésistible, d'une immense culture, d'un éclectisme dont je bénéficie et d'une passion pour les montres qui frise l'inquiétante addiction.

C'est à Geneviève Dormann, dont j'ai adoré *Le Bateau du courrier*, que je dois de m'être lancée dans l'écriture romanesque. Son style accessible et fluide m'a poussée du plongeur. Elle m'a fait découvrir que préciosité et affectation n'étaient pas obligatoires pour écrire droit. L'excellente nouvelle m'a libérée, m'incitant à tenter ma chance. Bonne pioche. La mayonnaise prend. *Le Mari de maman* connaît l'état de grâce dont jouissent les premiers romans. Je marine alors dans une assurance à toute épreuve. Une inconscience qui confine à la bêtise. *Marie-Claire* me consacre une prépublication sur quatre pages, *Paris Match* vient me photographier à domicile. Le dimanche matin qui suit la sortie en librairie, mon éditeur me téléphone. Je dois le rejoindre à La Closerie des Lilas. Il m'annonce une surprise. J'imagine qu'elle est bonne, puisqu'il me réveille et me fait déplacer en mode gyrophare. Je me douche et j'accours. Devant lui, sur la table de bois ciré, *Le Journal du Dimanche*, ouvert à la page littéraire. Ma première critique, signée Michel Déon. « Une autorité rare pour une débutante ! » Le titre suffirait à mon bonheur, mais l'article qui suit achève de me ravir. Ce n'est pas du copinage, nous ne nous connaissons pas, juste le magnifique cadeau d'un grand écrivain à une inconnue.

La promo magique est en route. René Fallet mentionne *Le Mari de maman* dans une émission littéraire, Alain Decaux incite à le lire dans *France-*

Soir... Bon, Alain, lui, c'est du copinage, il est comme Armand un intime de la famille, mais est-ce une raison pour qu'il ne participe pas ? Les ventes enflent, les propositions pleuvent. Traduit en plusieurs langues, le roman est édité en poche, en club, la Gaumont prend une option, il est question que Chabrol en tourne l'adaptation, puis Jean-Charles Tachella... Je goûte au succès qui fait perdre la notion des choses. Tout paraît soudain si facile ! À chaque saison littéraire son débutant adulé. Cette saison est à moi.

Un an plus tard, je publie mon second roman. Trop différent du premier, sans doute, il déçoit et rencontre un accueil plus modeste. Je redescends sur terre. Mais grâce à lui je revois Alphonse.

Depuis toujours, je crains l'avion. Aussi bornée que celui qui se refuse à goûter un plat qu'il ne connaît pas, je ne l'ai encore jamais pris. Et je ne compte pas m'y risquer, préférant les lazzis à la peur du crash. Mais je ne compte pas non plus voyager seule. Je persuade notre amie Micheline Boudet, interprète préférée de mon père qui part comme moi signer son livre à Nice, de prendre le train de nuit. Il est complet et nos services de presse respectifs, déconcertés par notre penchant pour le rail, ne nous ont trouvé qu'un compartiment à six couchettes. Force est de constater que certains individus, au demeurant pas plus gros que d'autres, prennent possession de l'espace jusqu'à l'envahir. Deux femmes antipathiques ont déjà marqué leur territoire, étalé leur anorak, ouvert leur baise-en-ville, sorti leur thermos et leurs sandwiches... Deux hommes dont nous apprécierons les qualités de ronfleurs prennent leurs aises comme pour un voyage au long cours. Pauvre Micheline,

qui ne craint pas l'avion !... Je culpabilise, c'est le moins que je puisse faire. Nous avons hâte que le train quitte le quai, hâte qu'il arrive. Allongées l'une au-dessus de l'autre, nous avons gardé nos manteaux, comme si ne pas se dévêtir pouvait rendre le trajet plus court. Les ronflements en stéréo nous empêchent de fermer l'œil et l'odeur de renfermé devient vite nauséabonde. Une fois à destination, suantes et fripées, nous nous engouffrons dans un taxi pour rallier discrètement l'hôtel afin d'y reprendre forme humaine avant de sacrifier aux mondanités. Nous espérons d'ici là réussir à nous fondre dans le décor. Hélas ! À la réception, le temps qu'on nous remette les clés de nos chambres, nous voyons venir vers nous ceux que, dans notre état de décomposition, nous voulions par-dessus tout éviter... Nos confrères et consœurs arrivés tout frais par le premier vol Air France du matin.

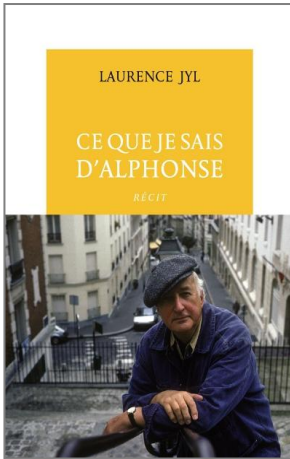
Parmi eux, Alphonse.

Les premiers pas, c'est moi, j'avoue. En toute innocence. Le dîner chez les Delannoy me revient forcément à l'esprit. Je quitte un moment mon stand pour aller vers le sien, prends l'un de ses livres au hasard et lui tends *Le Corbillard de Jules* tout juste en pile chez les libraires en lui demandant s'il se souvient de moi.

Bien sûr que non. À sa décharge, je reconnais que j'ai changé, non seulement depuis ma des-

Dépôt légal : février 2011
N° d'édition : 175750
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.



Ce que je sais d'Alphonse Laurence Jyl

Cette édition électronique du livre
Ce que je sais d'Alphonse de *Laurence Jyl*
a été réalisée le 21 février 2011
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2011
par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782710367000)
Code Sodis : N444231 - ISBN : 9782710367024
Numéro d'édition : 175750